

On a lu : "Le Monde selon Barney", "Eugénia" et "La Mort de César"

LIVRES - par Olivier Mony, Alexandre Fillon et Pierre Tillinac

Trois livres, trois destins... Voilà ce qu'on a sélectionné pour vous cette semaine.

"Le Monde selon Barney", le vieil homme et l'amer

Avec le triangle des Bermudes, l'affaire Dupont de Lignonès et le silence de Dieu, l'absence de reconnaissance de l'œuvre, immense, de Mordecai Richler (1931-2001) auprès des lecteurs français demeure l'un des grands mystères de ce temps. En entreprenant, voici deux ans, de rééditer et de faire retraduire, à raison d'un livre par an, l'ensemble de son corpus romanesque, les excellentes éditions du Sous-Sol ont entrepris de le dissiper. La livraison 2018 arrive chez nos libraires (le 3 mai). Joie ineffable, c'est « Le Monde selon Barney », le plus beau de tous, le plus drôle, le plus crépusculaire aussi puisque l'ultime ; manière de dernier inventaire avant liquidation. De quoi s'agit-il ? D'un homme, au soir de sa vie donc, pris dans la nasse. La nasse de ses mensonges et de ses trahisons, de ses fidélités aléatoires, mais aussi de son chagrin, de sa très ancienne colère, de ses souvenirs. Alors qu'il achève la sienne, Barney Panofsky en aura tout de même vécu près de mille... Ce sont ces existences qu'il entreprend de narrer dans des mémoires où il ne s'épargne pas plus que tous ceux qu'il aura croisés, toutes celles qu'il aura aimées (et surtout Miriam, sa troisième femme, celle de sa vie, mère de ses enfants, à la perte de laquelle il ne saura se résoudre), toutes les époques que ce témoin du siècle aura traversées.

Paul Giamatti et Minnie Driver dans "Le Monde selon Barney" (2010) de Richard J. Lewis.

© Photo Ocean Films

Avec Barney, c'est du monde d'hier dont il est question. Du Montréal de son enfance, qui sera celui de sa maturité (si le terme n'était pas aussi mal adapté à cet éternel sale gosse), du Paris d'après-guerre, d'Hollywood, de New York, de ce monde juif canadien qui ne fait le choix de l'anglais face au français que parce que c'est tout de même, encore un peu, la langue de l'exil. Surtout, cette autobiographie qu'entreprend d'écrire Panofsky – alors que les premières atteintes de la maladie d'Alzheimer qui finira par l'emporter se font de plus en plus sentir au fil du texte – est conçue comme un vaste plaidoyer en innocence ou au moins en irresponsabilité, morale autant que pénale. Barney, producteur à succès, peut-être le pire ou le moins recommandable des hommes, érige l'alcoolisme et l'adultère au rang des beaux-arts, mais son amour pour sa femme (et plus ou moins ses enfants) est bien réel, et il n'est pas, contrairement aux accusations portées contre lui par un écrivain à succès, l'assassin de son meilleur ami. Du moins, entend-il en convaincre chacun.

Avec lui disparaissent dans l'amertume, puis la confusion et l'oubli, les jolies choses, les vieilles colères, la jeunesse de l'amour. « À pleurer de rire. » Jamais

l'expression n'aura été plus juste que pour ce « Monde selon Barney ». C'est un chef-d'œuvre absolu (c'est-à-dire absolument parfait, maîtrisé jusque dans sa démesure) qui ne le cède en rien à un Philip Roth ou Saul Bellow en matière d'œuvre au noir, mais c'est aussi une « comédie furieuse » « bigger than life », où le rire insolent de Richler balaie toutes les convenances. Après cela, il s'est tu à jamais. C'est à nous, lecteurs, maintenant, de jouer.

« Le Monde selon Barney », de Mordecai Richler, traduit de l'anglais (Canada) par Lori Saint-Martin et Paul Gagné, éd. du Sous-Sol, 560 p., 23,50 €.

***** "Eugenia", la résistance d'une femme

Eugenia Radulescu, ses proches l'appellent Jana. L'héroïne du puissant nouveau roman de Lionel Duroy est une jeune Roumaine qui ne partage pas l'antisémitisme de ses parents et de son frère aîné, qui a adhéré à la Garde de fer. À l'université de Jassy où elle est étudiante, elle fait une rencontre décisive, un jour de mars 1935. L'écrivain juif Mihail Sebastian a été invité par sa professeure de littérature qui trouve que son dernier livre, « Depuis deux mille ans », incite à « penser les choses différemment ». Malgré la violence qu'il sent monter autour de lui, Sebastian est incapable de quitter sa terre natale et son cher Danube pour s'exiler en France. Eugenia tombe aussitôt sous le charme du romancier, chroniqueur et dramaturge, qui lui rappelle un peu Humphrey Bogart, avec son chapeau et sa cigarette. Ces deux-là vont se revoir. Sebastian tient chaque jour son journal. Il bataille aussi pour récrire « L'Accident », puisqu'il s'est fait voler une valise contenant son manuscrit. Grâce à lui, la jeune femme croise Mircea Eliade et la princesse Bibesco. Laquelle lui présentera plus tard un Curzio Malaparte qui n'a pas encore publié « Kaputt ».

Consciente que le monde est au bord du gouffre, Eugenia regarde, atterrée, Hitler soumettre l'Europe à l'ordre nazi. Mise à feu et à sang, la Roumanie bascule dans la guerre. Dans une succession de jours d'horreur, une angoisse permanente et la nécessité de survivre. Impossible pour Eugenia de s'habituer à l'inhumanité de son peuple. Devenue journaliste pour une agence de presse, elle est aux premières loges pour côtoyer « la mort, ses pourvoyeurs et ses martyrs ». Et sera même le témoin du pogrom qui va tuer 13 270 personnes dont 40 femmes et 124 enfants... Lionel Duroy s'est brillamment renouvelé dans cette fresque haletante menée tambour battant. L'auteur du « Chagrin » (J'ai Lu) emballé avec le beau portrait d'une femme de conviction, qui ne baisse jamais les bras. Et celui de l'homme qu'elle a aimé. Le tourmenté Mihail Sebastian, mort le 29 mai 1945, renversé par un camion russe dont les freins avaient lâché.

« Eugenia », de Lionel Leroy, éd. Julliard, 487 p., 21 €.

***** "La Mort de César",
version thriller

Détail du tableau « La Mort de Jules César » (1804), de Vincenzo Camuccini (1771-1844)

© Photo GALLERIA NAZIONALE D'ARTE MODERNA

Suspense nul. Le crime a été commis il y a 2 000 ans. Il figure dans tous les livres d'histoire. Le nom de la victime est connu. Celui de ses assassins, aussi. Jules César, puisque c'est de lui qu'il s'agit, a été tué de 23 (ou 35) coups

de couteau, le jour des Ides de Mars, en 44 avant Jésus-Christ. Avec cette matière mille fois rebattue, il n'est pas facile de surprendre et d'accrocher le lecteur. C'est pourtant ce que réussit magistralement l'historien américain Barry Strauss, qui traite la tragédie comme une enquête policière. Il excelle à décrire en quelques mots les personnages et les lieux et installe en deux phrases le lecteur auprès de César et de ses meurtriers. Les premières lignes plantent le décor : « En août de l'an 45 avant notre ère, sept mois avant les Ides de Mars, un cortège entra dans la cité de Madioladiumn, l'actuelle Milan, dans la touffeur brumeuse de la plaine padane. Deux chars ouvraient la marche. » Nous y sommes. De retour d'Hispanie, Jules César triomphe mais sa chute est proche. Rome redoute de voir le dictateur à vie, reconnu divin, enterrer définitivement la République pour ressusciter une monarchie tant détestée. Quels sont les hommes qui ont de bonnes raisons d'en vouloir à César ? L'auteur en désigne essentiellement trois : Brutus, bien sûr, Cassius, évidemment, et Décimus, un « intime de César » que l'on oublie parfois mais qui pourrait être le véritable instigateur du complot. Il est peu probable que l'opération ait été montée avant le mois de février, estime l'auteur.

En quelques jours, voire en quelques semaines, ils parviennent à rassembler plusieurs dizaines de personnes aux motivations les plus diverses et pas toujours très respectables. Toujours méticuleux, l'historien américain fixe à 60, environ, le nombre probable des conjurés. Leur calendrier est serré : ils doivent impérativement agir avant le 18, date à laquelle César doit partir pour une nouvelle guerre sur le front parthe. Ils envisagent plusieurs lieux où perpétrer le crime, avant d'opter pour une mise à mort en plein Sénat. « D'une certaine façon, leur plan avait quelque chose de césarien. Il reposait sur la vitesse d'exécution et l'effet de surprise. Il était risqué, il était spectaculaire. » L'inspecteur Strauss croise les sources, juge les caractères, pèse les enjeux et fait monter la pression comme dans un vrai polar. Le 14 mars, Jules César dîne chez Lépidus. Décimus est de la partie. La conversation roule sur la meilleure façon de mourir. « Une mort inattendue », aurait confié César. Le 15, le Sénat se réunit autour de 8 - 9 heures. César se fait attendre. Il sait que sa vie est menacée. Il arrive vers 11 h 30. Sur l'estrade, une douzaine de conjurés l'entourent. Cimber tire la toge du dictateur, le signal qu'attendent les conjurés pour lancer l'attaque. Casca assène le premier coup de poignard. Les autres suivent. César s'effondre, mais il est très probable qu'il n'ait jamais prononcé le trop fameux « Toi aussi, mon fils ». Ses obsèques sont célébrées le 20. « Il y eut à la fois de la musique, des jeux d'acteurs, un cortège, un chœur, une oraison funèbre, des éloges, un bûcher funéraire digne d'un chef gaulois et pour finir... de la bagarre. » Les tueurs s'en sortent plutôt bien. Le Sénat adopte un décret qui garantit leur immunité mais, en réalité, leurs jours sont désormais comptés. Cassius de Parme, sans doute le dernier survivant, fut exécuté en 30 av. J.-C., sur ordre d'Octave. Les assassins de César avaient voulu la paix et la République. Leur crime déboucha sur quinze années de guerre civile et l'avènement d'Octave Auguste qui dirigea l'empire romain pendant plus de quarante ans et créa une dynastie. Ils avaient donc échoué mais ils étaient aussi devenus une légende, un « memento » martelant ce message : « Tant que des hommes et des femmes se rappelleraient le nom de ceux qui avaient tué Jules César, les dictateurs ne sauraient dormir en paix. »

« La Mort de César », de Barry Strauss, éd. Albin Michel, 346 p., 22,50 €.

Crédit photo principale: Ocean Films



<https://images.sudouest.fr/api/images/view/5ae5e80d66a4bdee513ab278/default/1000>



<https://images.sudouest.fr/api/images/view/5ae5e93d66a4bdbb323ab28b/default/1000>

